

**LA
QUERELLE
DES MODERNES
ET DES MODERNES**

*Réponse aux critiques
et développement de l'argumentaire
de l'Appel des 451
sur les métiers du livre*

Pour nous contacter et participer :

Blog: les451.noblogs.org

Adresse mail: les451@riseup.net

Adresse postale: Les 451
30, avenue Mathurin Moreau
75019 Paris

Cette brochure est téléchargeable sur le site des 451 et peut être commandée par voie postale, moyennant une enveloppe timbrée à votre adresse de 3 euros.



LA QUERELLE DES MODERNES ET DES MODERNES

*Réponse aux critiques
et développement de l'argumentaire
de l'Appel des 451*



par l'atelier « Réponse »
du groupe des 451





SOMMAIRE

07 / INTRODUCTION

11 / L'OBJET LIVRE

20 / LES MYTHES NUMÉRIQUES

29 / PISTES

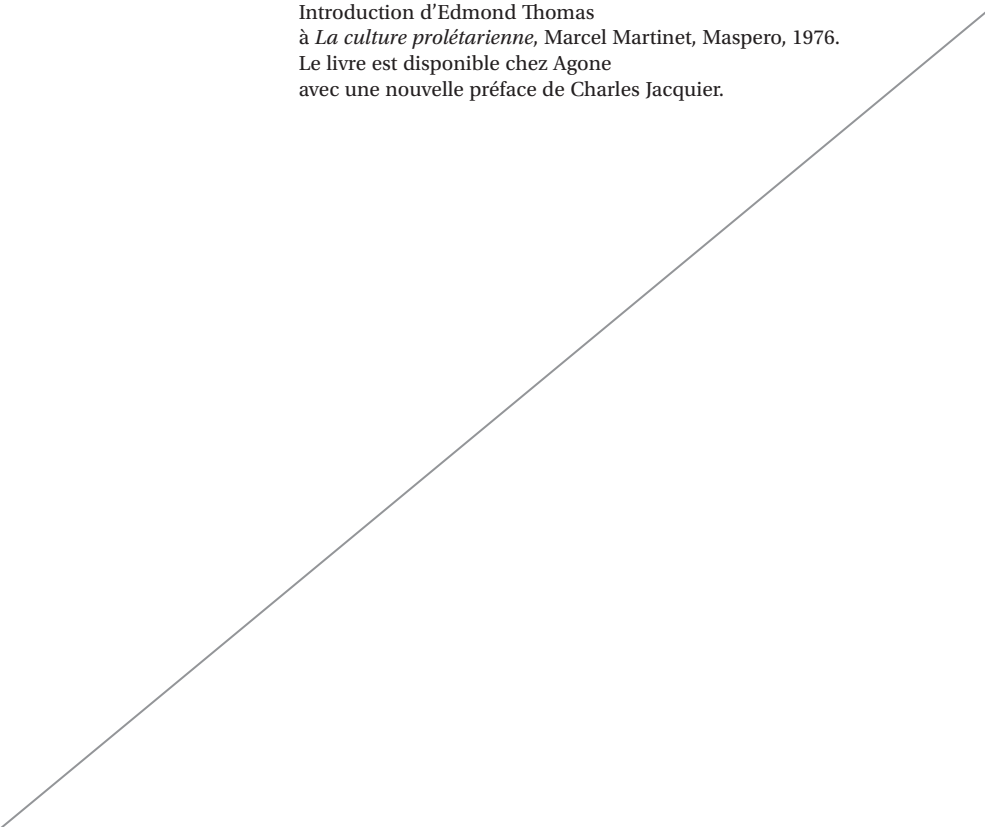
31 / APPEL DES 451

35 / POT-POURRI DES COMMENTAIRES À L'APPEL DES 451



*« Remettre sans cesse en cause sa propre pensée,
refuser d'énoncer jamais pour vérité le produit de la quête. »*

Introduction d'Edmond Thomas
à *La culture prolétarienne*, Marcel Martinet, Maspero, 1976.
Le livre est disponible chez Agone
avec une nouvelle préface de Charles Jacquier.



INTRODUCTION

Formant un collectif de personnes travaillant dans différents secteurs du livre (diffusion, imprimerie, bibliothèque, librairie, édition, correction, etc.), nous nous sommes réunis pendant plusieurs mois pour discuter ensemble de l'actualité de nos activités et des problèmes politiques et sociaux que nous partageons. De manière à mettre en discussion les idées que nous échangeons, nous avons décidé de diffuser un texte commun paraphé par diverses personnes, partageant notre constat ou, à tout le moins, manifestant l'envie d'en débattre. Dans l'édition du *Monde* daté du jeudi 6 septembre 2012 (papier et internet) une tribune paraissait sous le nom d'*Appel des 451*¹, en référence au roman de Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*, où nous faisons état d'un malaise ressenti dans les métiers du livre et d'une volonté d'agir.

Lors de la parution, nous avons découvert que les responsables de la rubrique « Idées » du *Monde* avaient choisi

1. Le texte dans sa version originale est en Annexe, p.31.

de mettre en avant les noms de « personnalités » ayant signé cet appel, au détriment de la construction collective du texte. Omettant une virgule, ils laissaient également entendre que nous étions 451 membres dans le collectif, oubliant la référence au livre de Bradbury. Cela a pu créer une ambiguïté, indépendante de notre volonté, quant à l'origine de l'appel : certains lecteurs ont cru qu'il avait été rédigé par messieurs Agamben, Butel et Nadeau, alors qu'ils ont simplement soutenu les idées qu'il comportait, au même titre que la centaine d'autres signataires qui les accompagnaient. L'idée de précisément quatre cent cinquante et une personnes réunies autour d'un arbre et de ces trois écrivains, écrivant un texte à neuf cent deux mains, nous a bien fait rire, mais nous avons fait notre possible pour lever le doute, et, sur la version internet du *Monde*, les choses sont à présent plus claires. Il nous semble néanmoins que ce léger incident est sans conséquence sur la teneur de l'*Appel*. Tout au plus, cela rappelle les travers de certains médias qui donnent plus de valeur à la parole experte et patentée qu'à celle des gens ordinaires.

Depuis cette publication dans *Le Monde*, l'*Appel des 451* est également paru dans les journaux *La Repubblica* en Italie et *Diagonal* en Espagne. Il a été relayé par de nombreux blogs spécialisés et affiché dans certaines librairies. Nous prenons le temps de le diffuser sous forme de tracts et de discuter avec les gens à qui nous le distribuons à des endroits opportuns. Le nombre des signataires dépasse aujourd'hui les cinq cents. De nombreux emails et quelques courriers postaux nous sont parvenus pour nous encourager ou nous remercier, nous soutenir ou nous rejoindre. Le texte circule largement et, ici ou là, soulève le débat. Nous avons par conséquent reçu des critiques, positives et négatives, qu'il nous semble important de relever avant les journées de rencontres nationales prévues les 12 et 13 janvier 2013 à Mon-

treuil (avec la présence sous réserve de Bono), qui seront un moment de discussions entre divers travailleurs de l'ensemble de la chaîne du livre, ou avec des lecteurs. Lors de ces journées, des ateliers présenteront des exposés préparés en amont sur les thèmes que nous avons retenus².

Aussi la réponse aux critiques qui suit n'est-elle qu'*un document de travail intermédiaire*, soumis à discussions et à réactions, qui trace à grands traits quelques pistes de réflexion dont nous discutons actuellement. Nous savons que pour beaucoup, tout cela a déjà été pensé par d'autres, nous savons que des expériences de regroupements autour des problématiques du livre ont déjà existé, et nous savons surtout que nous ne détenons aucune certitude dogmatique sur les sujets auxquels nous nous confrontons. Nous sommes à la fois en train de travailler et de réfléchir à notre travail, c'est-à-dire que nous tentons d'élaborer une pensée collective – par zigzags. Nous attendons de nouvelles critiques au texte qui suit : nous sommes à la recherche de nouveaux mots.

2. Les thèmes jusqu'ici retenus sont : 1/ Conditions de travail dans les métiers du livre ; l'économie du livre : entre partage et profits (associations, commerces, coopératives, mutuelles d'achat, bibliothèques...), 2/ Vente en ligne et numérisation, 3/ de l'auteur au lecteur : métiers et savoir-faire dans la chaîne du livre, 4/ Quels lieux pour le livre ?

Un programme détaillé sera bientôt disponible.



L'OBJET LIVRE

Une des dimensions essentielles du livre est d'être une marchandise, dont la pensée fournit la matière première. Il est conçu, produit, assemblé, façonné, diffusé, distribué, vendu, acheté, à partir de ce que ses auteurs et éditeurs ont pensé : et cela peut aller de la recette de cuisine à la théorie phénoménologique en passant par quelques rimes en vers. Il est ensuite fabriqué avec des machines et des ordinateurs, imprimé avec de l'encre chimique sur du papier issu de forêts. On en fait la publicité. On le vend neuf. On l'échange, on le vole, on spéculé dessus. On le revend d'occasion. Puis il est pilonné et recyclé, et on le revend encore. Comme toutes les marchandises, le livre est ainsi inscrit dans notre société capitaliste³ et il génère autant de valeur qu'il crée de souffrance.

3. À titre indicatif, le secteur français de l'édition a généré 2,8 milliards d'euros de chiffre d'affaires (CA) en 2010. *Chiffres clés du secteur du livre 2010-2011*, ministère de la Culture et de la Communication. Ce qui équivaut à peu près au CA de Toyota pour un trimestre.

Un des mythes persistants que nous voulions contester avec *l'Appel des 451* tient donc dans l'illusion courante selon laquelle les idées seraient détachées de l'économie et s'agiteraient dans un monde éthéré, déconnecté du réel. Or, lorsqu'une idée sort du champ intime et privé, elle devient objet, susceptible d'être transformée, diffusée et négociée selon des modes artisanaux ou industriels, dans des économies mondialisées ou en circuit court. C'est notamment pour appuyer une réflexion sur la réappropriation des savoir-faire dans laquelle s'inscrivent les productions intellectuelles que nous avons comparé le livre à une tomate.

En effet, il y a un parallèle saisissant entre l'histoire de la production agricole et celle du livre : on retrouve les mêmes processus de massification, de baisse de la qualité, d'aristocratie du goût, et de monopolisation dans les deux secteurs. La chaîne du livre est, par exemple, aujourd'hui articulée autour de la question de la distribution, secteur décisif qui impose souvent ses intérêts aux autres acteurs, en amont (éditeurs) et en aval (libraires)⁴ ; situation qui rappelle celle mieux connue des grandes chaînes de distribution agroalimentaires, de légumes ou de lait par exemple, qui ont peu à peu conduit à une dépossession pour les paysans des choix relatifs à leur production et à une concentration des lieux de vente.

Le parallèle vaut aussi pour la situation de surproduction de livres, dont la quantité démesurée d'unités fabriquées pour un même titre dépend non pas des estimations de

4. En France, 10 diffuseurs-distributeurs de livres représentent 95% du marché. Ils ont réalisé plus de 4 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2009. Soit presque le double que l'ensemble des 10 000 éditeurs, et à peu près autant que l'ensemble des 15 000 librairies du pays. *L'édition en perspective, 2009-2010*, Syndicat national de l'édition.

vente, mais d'une volonté de saturation du marché⁵. Chez les principaux éditeurs, on sait, avant la mise en rayon, qu'une grande partie de la production est destinée au pilon.

De plus, le délai de deux mois accordé aux libraires pour payer les distributeurs, ceux de trois mois aux distributeurs pour payer les éditeurs, et la possibilité de retour des invendus, font que les livres sont produits et diffusés selon les discours de présentation (tantôt sincères tantôt publicitaires) des représentants commerciaux en librairie, ou selon la notoriété de l'auteur – rarement selon une lecture effective des titres. Enfin, la tendance des éditeurs à payer d'importants à-valor aux auteurs à succès avant la rédaction, ou bien de ne pas payer les auteurs débutants, implique une production de titres dont la pertinence est structurellement incertaine. Tout cela montre que l'argent qui circule dans le monde du livre tend à se financiariser, à se fonder sur le crédit et une économie immatérielle détachée des chiffres réels de vente et de la qualité des ouvrages publiés.

La chaîne du livre, (depuis la production d'idées jusqu'à son commerce, en passant par la fabrication de l'objet-livre) est ainsi soumise aux logiques du management dénoncées ailleurs, guidées par le profit et l'idéologie de la croissance. Elle peut par conséquent être accompagnée des mêmes

5. « Le pilon ne constitue pas seulement la sanction d'une mévente. L'éclatante réussite d'un auteur produit autant de pilonnage que l'échec. Cela fait partie d'une stratégie délibérée de surproduction. Il n'est pas rare qu'un éditeur prenne dès le départ le parti de faire imprimer des milliers de livres pour les pilonner. Car leur rôle consistera à impressionner, à donner le sentiment de l'importance de l'œuvre. Il faut se montrer, faire masse dans les Fnac, écraser la concurrence par le poids. L'entassement de 100 000 livres sert à en faire acheter 50 000. Les 50 000 autres seront broyés. Car le pilon coûte moins cher que le stockage. Il rapporte, même : 100 euros la tonne de papier. », « Le cauchemar du pilon », Pierre Jourde, *Le nouvel observateur*, 30 oct. 2008.

horreurs économiques que, par exemple, les industries pétrochimiques ou agroalimentaires. Par rapport à cette situation, certaines personnes et quelques rares enseignes tentent soit de résister, soit de s'organiser pour exercer un métier dans des conditions qui ne cèdent pas à la barbarie ambiante. Rien ne sert de vouloir opposer petits gentils et grands méchants, les pratiques sont variées et on ne peut circonscrire la valeur d'un livre à son origine. Un très bon titre peut être produit selon des méthodes industrielles et un autre médiocre par une petite maison indépendante avec une imprimerie de quartier. Cependant, si la qualité des idées et des argumentations, ou si la beauté d'un texte ne sont pas fonction de leur support, il nous semble pertinent d'évaluer les différents modes de production et de les mettre en rapport avec les idées qu'ils diffusent.

Au lieu de nous contenter de lire et d'écrire sur les méfaits du capitalisme à l'extérieur des pages d'un livre, nous avons donc voulu nous mettre en disposition d'agir sur ces nuisances à même la production de livres. Nous cherchons à prendre conscience de notre place dans la société moderne, en pensant à notre production et à nos manières de faire : réfléchir par exemple à la façon dont un essai contre le capitalisme s'insère dans le capitalisme. De là, nous proposons de renverser cette idée reçue qui voudrait que seul le message contenu dans un écrit compte, peu importe comment il est diffusé, peu importe son contenant. Vivant dans un monde où les idées sont confusément mélangées, les valeurs relativisées et les discussions dépolitisées, nous nous posons la question suivante : est-ce qu'aujourd'hui la manière de produire un livre ne compte pas plus, ou autant, que les idées qu'il contient ? Ou pour le dire autrement, pourquoi semble-t-il à ce point accessoire de mettre en cohérence *medium* et *media* dans la production d'un livre ?

Or, quand on passe le rideau des idées, on peut rapidement observer ce qui se joue à toutes les étapes de la production et de la diffusion d'un livre : chacun cherche à augmenter ses marges, à négocier des avantages, à conserver des passe-droits ou à avaler les autres... Bref, dans le monde du livre, tout le monde veut tirer la couverture à soi. D'un éditeur à l'autre, d'un libraire à l'autre, entre imprimeurs et entre auteurs, la loi est banale : celle de la concurrence – augmentée d'un jeu d'egos peut-être plus furieux qu'ailleurs étant donnée la charge symbolique que véhiculent les choses intellectuelles dans notre société moderne. Et ces phénomènes d'hyperlibéralisme se déroulent dans une méconnaissance des spécificités de chacun d'un métier à l'autre⁶.

Ainsi, le groupe des 451 s'est-il rapidement interrogé sur la « séparation » en tant que condition commune, et l'une de nos principales attentes, aussi humble soit-elle, serait de faciliter la connaissance mutuelle des intérêts, des contradictions et des impasses de chacun des secteurs qui composent la chaîne du livre. Il est d'ailleurs certain qu'en deçà des séparations induites par la structure économique dans laquelle nous baignons, d'autres hiérarchies constituent notre rapport au monde : par exemple la classification entre manuel et intellectuel, entre écrit et oral, ou bien

6. Il est d'ailleurs étonnant de voir comment, pendant que chacun tire à vue sur des cibles à sa portée, les titans de la nouvelle économie du livre comme Amazon restent à l'écart du champ de bataille. Cette figure mythologique de l'ère du 2.0 bénéficie par exemple de privilèges accordés tant par les éditeurs que par l'État auxquels ne pourraient pas même songer les libraires. Ces avantages sont concédés à Amazon en raison de la puissance de vente qu'il génère. Or, au-delà de ses méthodes de vente agressives, s'il est aujourd'hui devenu aussi puissant, c'est justement parce qu'il a bénéficié de ces avantages déloyaux. Sans réaliser le travail de lecture et de proposition des libraires, Amazon, dans une indifférence généralisée déshumanise en profondeur les moyens d'accès au livre.

encore entre maître et ignorant. Ces catégories sociales qui divisent les membres d'une société, ou par la fixation du mouvement des idées, imposent des effets de pouvoir et de domination institués; elles méritent donc d'être pensées collectivement, de manière à ce qu'un effort de déconstruction et d'invention de formes soit mis en route pour contrevenir à ces états de fait.

En cela, le livre et la culture en général jouent le rôle de pivot pour tout un enchaînement d'autres mécanismes de pouvoir. À l'heure de la désindustrialisation des pays gouvernant le monde, et de la valorisation du travail immatériel, le capital culturel est aujourd'hui plus que jamais lié au capital financier et ils continuent tous deux de marquer la frontière entre le dedans et le dehors de nos sociétés.

Nous pouvons même avancer, et déplorer, qu'en même temps qu'une industrie culturelle s'est constituée une culture de l'industrie – dans toutes ses formes: matérielle ou subjective. Le rachat des petites maisons indépendantes par de grands groupes, dans une logique de concentration des capitaux, impose une rentabilité et une productivité que le milieu de l'édition ne peut supporter qu'à la condition de publier des livres de qualité médiocre, mais vendeurs. Une logique sournoise s'installe alors chez les éditeurs: consciemment, ils publieront davantage de mauvais livres pour faire vivre certains titres de qualité – de plus en plus rares⁷. De même, la multiplication des méga-librairies au détriment de petites structures indépendantes implique une mise en avant de titres racoleurs et une frilosité pour commander des ouvrages difficiles, qu'on ne trouvera finalement plus que via Amazon, si l'on a la chance d'en avoir entendu parler.

7. À ce sujet, voir *L'édition sans éditeurs*, André Schiffrin, La Fabrique, 2001, et *La trahison des éditeurs*, Thierry Discepolo, Agone, 2011.

Tout ceci a pour conséquence un appauvrissement et un conformisme de la pensée : les manières de dire la critique ou les sentiments s'affadissent en s'indexant sur le critère du profit, et participent à une production industrielle de subjectivités – aussi prévisibles qu'acquises au marché du divertissement. Les livres, par la sélection des idées qu'ils contiennent, par les choix éditoriaux ou par la fabrique des manuels scolaires sont plus que jamais le véhicule d'idées calquées sur les valeurs des classes dirigeantes. C'est pourquoi les réflexions que nous menons au sujet de nos métiers ne se cantonnent pas à des enjeux corporatistes, mais questionnent la responsabilité que nous avons tous par rapport à ce que deviennent le champ critique, les expériences esthétiques et les problématiques sociales.

Aussi, nous savons que nous faisons nous-mêmes partie d'un dispositif social et culturel générateur de violences et d'humiliations. Dans l'élan qui a poussé à créer le collectif, des 451, il y avait l'envie commune de remettre en question nos manières de travailler. Si l'on considère que travailler avec des livres a une dimension politique, alors il faut pouvoir se poser des questions telles que : Quel rôle social le livre joue-t-il ? Comment des effets de pouvoir circulent-ils dans les lieux dédiés au livre ? La production intellectuelle est-elle close sur un milieu autoréférencé ?, etc.

Nous avons également pris soin d'insister sur le sentiment que ce qui arrive dans le secteur du livre est très proche d'autres secteurs – il s'agit d'une logique diffuse qui dépasse les particularités de chaque métier ou activité. Nous avons besoin de rentrer en discussion avec des enseignants, des mécaniciens, des éleveurs, des travailleurs sociaux, etc. pour penser correctement une critique qui ne s'arrête pas à nos intérêts.





LES MYTHES NUMÉRIQUES

Nous avons reçu quelques remarques au sujet de nos considérations sur la position du livre dans le capitalisme actuel. Tout au plus des « Rien de nouveau sous le soleil », et autres « Bouh ! Les rouges ». En revanche, beaucoup de lecteurs de l'*Appel des 451* ont été littéralement choqués par notre remise en question de la place d'internet dans les pratiques de lecture et de diffusion ou de vente des livres à l'ère du tout-informatique (Voir Annexe 2, page 35).

Notons pour commencer que nous sommes conscients de notre besoin de débattre et d'apprendre auprès de celles et ceux qui luttent à l'intérieur du monde 2.0 au même titre que d'autres résistent à la privatisation des terres ou du vivant. En effet, la création de logiciels libres, le détournement des *majors*, le crackage des logiciels payants ou bien encore la logique participative qui se développent avec trois bouts de ficelle et une réelle envie de partage des connaissances sont des signes encourageants de dissidence. Dans ce cadre étouffant qu'est le déferlement des nouvelles technologies, il est bon de savoir que certains moyens existent à l'intérieur même du système pour ne pas tout céder à Goo-

gle, Microsoft ou Apple. Or jusqu'ici les critiques émanant d'internet que nous connaissons travaillent sur les capitaux circulant *via* internet (thèmes de la gratuité, des droits d'auteur, des privatisations, etc.) mais ne posent jamais la question d'internet en tant que structure même du capitalisme moderne. Autrement dit, de la même manière que nous avons choisi de poser la question de la participation de l'objet livre au capitalisme, nous aimerions que se pose celle de la participation d'internet, dans sa dimension matérielle, au capitalisme. Précisons : un site ou un système d'exploitation peuvent être libres et non-marchands, ils demeurent insérés dans un système non-libre et marchand - celui composé par la production industrielle d'ordinateurs, de tablettes ou d'électricité. De la même manière qu'un écrit peut tendre vers une émancipation et rester néanmoins pris dans un système de diffusion des idées aux mains d'infrastructures capitalistes. Nous proposons donc à celles et ceux qui attaquent la clôture d'internet sur les valeurs du marché et de la rationalité de lire ce qui va suivre comme un point de départ pour discuter avec nous de ce qu'est l'informatique mise en réseau, en tant que forme sociale, et de reconsidérer les logiques d'où proviennent les impasses présentes du web en termes politiques.

Il est vrai que critiquer internet n'est pas vraiment dans l'air du temps. Cela fait un peu vieux jeu, voir réactionnaire. Or il se trouve qu'au sein du collectif des 451, chacun d'entre nous utilise des ordinateurs et internet. N'ayons pas peur de l'avouer : si quelques-uns ont une pratique et une connaissance du net basiques, d'autres en sont ultra-consommateurs, tendance *geek*. Pourtant, toutes les activités liées à l'informatique ne se valent pas : écrire grâce à un traitement de texte, lire quelques lignes d'actualité sur écran, jouer à tuer des zombies, entrer des statistiques concernant les populations pauvres, envoyer le PDF d'un livre en

Chine pour l'imprimer, se plonger dans un roman sur une tablette : autant d'actions avec des portées différentes.

En disant cela, nous n'avons pas une peur panique d'internet comme l'ont cru certains, reléguant notre charge critique à une émotionnalité bêtement romantique. Si nous assumons une part de romantisme dans notre réflexion, celle-ci va plutôt dans le sens de nous réjouir de ce qui peut s'inventer comme formes, et peu nous importe si cela passe par les nouvelles possibilités induites par internet. Des organisations collectives, des fulgurances poétiques, des prises de position politiques sont créées tous les jours, dont certaines sur la toile. Face au grand enfermement dans laquelle est prise la pensée critique et la création esthétique depuis des décennies, ça fuit de partout – sur internet aussi. Conscients et heureux de cela, nous ne pensons pourtant pas que cela suffise à tout justifier, et nous avons simplement à cœur de faire la part des choses collectivement, au lieu de nous laisser entraîner passivement par le déferlement de l'informatique et des réseaux câblés dans nos métiers et nos relations à l'autre.

Nous avons donc tenté de réfléchir aux limites et aux menaces portées par le numérique, en partant de notre expérience. Pour cela, nous avons voulu questionner et déconstruire certains mythes qui encadrent et justifient dans un enthousiasme presque sans faille les bienfaits de ce qu'il est convenu d'appeler l'« outil » internet. Or justement, il nous est apparu qu'il ne s'agit pas d'un outil, c'est-à-dire quelque chose que l'on pourrait décider ou non d'utiliser : pour enfoncer un clou, je peux me servir d'un marteau (de forgeron, de mécanicien, de cordonnier, de menuisier, etc.), d'une pierre, d'une clé à molette, ou de tout autre chose⁸.

8. À ce sujet, Voir *Essai d'ouverture*, Luc Moullet, 1988, court-métrage sur les mille et une manières d'ouvrir une bouteille de Coca-cola.

Dans notre société, à l'inverse, il devient peu à peu impossible de choisir d'utiliser internet ou non : c'est à travers lui que se font les démarches administratives, les commandes de marchandise, les recherches d'emploi, les déclarations d'impôt, les recherches de logement, les rencontres amoureuses, l'achat de produits de consommation, etc.

Se détourner d'internet reviendrait donc à se marginaliser, un peu comme ne pas avoir de téléphone (et que dire du portable ?), ou comme ne pas avoir de vêtement pour sortir dans la rue. Et qui voudrait se marginaliser, s'extraire des relations symboliques et affectives qui font que nous nous sentons appartenir à une communauté humaine ? Ainsi internet est-il devenu une forme d'organisation sociale plutôt qu'un simple outil ; c'est-à-dire une manière d'être au monde et d'être avec les autres. Structurellement, ce n'est donc pas un espace de liberté à l'extérieur de notre société, mais une de ses dimensions instituée, avec, à l'intérieur d'elle-même quelques rares zones où l'on peut se sentir plus à l'aise, moins épié, moins contraint que dans d'autres. Car il n'est pas forcément utile de rappeler à quel point cet espace de communication est déjà saturé de contrôle et de surveillance, d'orientations publicitaires ou d'incitations éthiques, d'injonctions comportementales ou de formatage des désirs.

Aussi, n'en déplaise à ceux qui ont cherché à pointer notre manque de cohérence en recourant à un site en ligne pour présenter notre texte, tout en dénonçant les travers d'internet, nous ne sommes pas des hommes et des femmes habillé.e.s de peaux de bête, massue à la main. Nous faisons partie de ce monde, et nos critiques sont tout autant modernes que l'adhésion généralisée au web. Au même titre que le capitalisme est devenu une forme-de-vie tota-

lisante, et de la même manière que certaines technologies sont devenues hégémoniques au point de définir nos rapports sociaux, comme le nucléaire ou le pétrole⁹, il n'existe pas d'extériorité viable à partir de laquelle on pourrait adopter une critique pure d'internet. C'est notre condition moderne : nous sommes tous dans le même bain et il serait vain d'opposer anciens et modernes. En revanche, si l'on veut trouver des pistes d'émancipation vis-à-vis de ces états de fait étouffants, il faut bien commencer quelque part et ne pas avoir peur de critiquer l'informatique, l'effet de serre ou le CAC 40 au prétexte que c'est comme ça mon petit monsieur et qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse.

Nous rejetons par conséquent les critiques qui prennent pour seul argument « Le futur c'est mieux que le présent », non seulement parce que le futur n'est pas préétabli et qu'il dépend de notre capacité à critiquer le présent, mais aussi parce que la temporalité n'est pas une valeur, pas plus que ne l'est l'idée de progrès. Nous avons voulu placer notre critique sur une vision du monde que nous partageons, en nous posant la question de ce que deviennent nos corps, nos sens et notre pensée lorsqu'ils sont plongés dans l'océan informatique ; et tout cela n'est pas une question de progressisme ou de passéisme, mais plutôt de manières d'être et de penser la question sociale.

Or, pour contourner par exemple l'épineuse question du contrôle accéléré par internet, certains spécialistes ont argué qu'il est du ressort de chacun de se munir de connaissances techniques appropriées pour se défendre des mécanismes de pouvoir induits par le web. Qu'avec certains systèmes éla-

9. À ce sujet, voir par exemple les œuvres d'Ivan Illich, de Cornélius Castoriadis ou de Jacques Ellul.

borés de protection informatiques et de bonnes pratiques, on peut échapper aux travers du net en matière de violation de la vie privée, de surveillance policière ou de traçage publicitaire. À quel prix ? Les migrants obligés de passer des contrôles biométriques doivent-ils se réjouir de se cramer les doigts pour effacer leurs empreintes digitales, sous prétexte que le progrès libère l'humanité ? Devons-nous éluder la transparence de nos activités sur internet au prétexte qu'il suffirait de devenir des experts informatiques pour se rendre opaques aux yeux du pouvoir ? Soyons francs : le fait de passer des jours et des jours d'autoformation pour plus d'autonomie face à internet, dans cette position d'individu courbé aspiré par son écran n'est pas quelque chose qui nous fait rêver. Par ailleurs, nous pensons qu'il y a déjà tant de formes plus simples d'autonomie à nous réapproprier avant celle du codage informatique, que nous ne pouvons nous résoudre à investir tout notre désir révolutionnaire dans la vie assistée par ordinateur.

Les formes de communauté, de rencontres ou d'échanges que propose internet ont coïncidé avec la gueule de bois des révoltes esquissées dans les années 1960-70, autrement dit après l'affaiblissement d'autres manières d'être ensemble et d'avoir un engagement politique qui ne sont pas si vieilles que cela. Nous constatons qu'en même temps qu'il est devenu de plus en plus facile de se parler et de se rencontrer par écrans interposés, il est devenu de plus en plus compliqué de se réunir et de se confronter à l'autre dans l'espace public.

Pris dans la rapidité des innovations technologiques, au sein de nos métiers comme dans la vie de tous les jours, nous avons l'impression de ne pas avoir le temps de considérer ce qui nous arrive, et de devoir justifier le fait accompli des formes de sociabilité qu'internet et autres plans marketing mettent en place, sans vraiment songer à ce qu'il est possible

de faire sans écran¹⁰. Il est d'autant plus délicat de déjouer le consensus concernant internet que beaucoup de militants de gauche y participent activement, comme l'exploration d'un nouveau territoire d'émancipation, et que nous sommes nous-mêmes attirés par certaines commodités indéniables que la mise en réseau des informations permet.

Mais, s'il est certain que la transmission de messages à caractère informatif nous semble pratique, nous rejetons d'autres idées reçues, dont l'une des plus grossières consiste dans l'argument écologique d'internet : pas de papier, pas d'encre, pas de matérialité. Or internet est une infrastructure hypermatérielle, avec des câbles, des serveurs, des ordinateurs, des satellites, truffés de composants extraits dans les sous-sols des pays du Sud. L'épuisement de ce qu'on appelle les Terres rares¹¹, c'est-à-dire les endroits

10. L'insistance par exemple avec laquelle les médias ont relayé le versant numérique des soulèvements arabes, sans s'attarder ni sur les affrontements et les prises de position dans la rue, ni sur la facilité avec laquelle les gouvernements en place ont pu surveiller, intercepter voire couper l'activité en ligne, montre à quel point il est aujourd'hui plus important de faire la publicité des gadgets électroniques que de parler de politique.

11. Un des ateliers des 451 travaille sur cette question qui sera développée ultérieurement. On peut néanmoins se faire une idée rapide de la question en survolant Wikipédia : «L'extraction et le raffinage des terres rares entraîne le rejet de nombreux éléments toxiques : métaux lourds, acide sulfurique ainsi que des éléments radioactifs (uranium et thorium). "Il faut injecter sept ou huit tonnes d'ammonium sulfate dans le sol pour extraire une tonne d'oxyde, ces liquides toxiques vont résider longtemps et les conséquences seraient épouvantables si l'eau souterraine était polluée", a indiqué le vice-ministre de l'Industrie et des Technologies de l'information chinois Su Bo. La radioactivité mesurée dans les villages de Mongolie intérieure proches de l'exploitation de terres rares de Baotou est de 32 fois la normale (à Tchernobyl, elle est de 14 fois la normale). D'après la carte des villages du cancer en Chine, la mortalité par cancer est de 70%. Il s'agit de cancer du pancréas du poumon et de leucémies. Les effluents toxiques sont stockés à Baotou dans un lac artificiel de 10 km³ dont les trop-pleins sont rejetés dans le fleuve Jaune. Ces pollutions ont été dénoncées dans un rapport de Jamie Choi, alors responsable de Greenpeace Chine. Ce rapport n'est plus accessible au grand public.»

de la planète où l'on trouve les minerais nécessaires à la fabrication des ordinateurs, des téléphones portables et des tablettes ou liseuses numériques, est tout aussi dramatique en termes de pollution que l'incapacité de recycler les déchets électroniques de plus en plus nombreux. Enfin, il ne faudrait pas oublier que la consommation que nous avons des ordinateurs et des réseaux internet est intimement liée à une production d'énergie électrique massive, autrement dit : sans nucléaire, pas d'internet¹².

Ces quelques considérations, dont nous discuterons plus précisément lors des rencontres de janvier 2013, tendent à rappeler qu'internet a un coût écologique aussi important qu'absent des questionnements médiatiques ou politiques, tant bien même seraient-il de gauche ou d'extrême gauche. Il est de bon ton de voir dans internet la manifestation du virtuel ; un univers immatériel où la pensée et les fantasmes s'ébroueraient innocemment. Il y a là un effet tabou que nous souhaitons briser. Par ailleurs, même si quelques sites indépendants font un travail aussi salubre qu'admirable, il ne faudrait pas oublier qu'internet facilite avant tout la mise en concurrence mondialisée des productions et des services, accélérant donc les nuisances du capitalisme. C'est aussi grâce à cela que

12. « En un petit clic pour effectuer une recherche sur Google, vous consommez autant qu'une ampoule pendant une heure ! Une requête sur Internet fait en effet intervenir une cascade d'appareils électriques, depuis votre PC jusqu'aux serveurs de Google, réunis par milliers dans d'immenses hangars, les *data centers*, où se traitent les données par milliards de milliards d'octets. (...) Il existerait environ 45 millions de serveurs dans le monde. À eux seuls les grands *data centers* ont doublé leur consommation électrique de 2000 à 2005. Rien qu'en Europe de l'Ouest, la facture énergétique de l'ensemble de ces "fermes" de serveurs aurait atteint 4,9 milliards d'euros, selon le cabinet IDC. (...). D'ici à deux ans, les *data centers* américains émettront autant de CO² que les avions aux États-Unis. » « Les serveurs informatiques, ogres énergivores », *Le Figaro*, Fabrice Nodé-Langlois, 16 mars 2010.

les imprimeries locales sont devenues pour la plupart de simples comptoirs déléguant le travail sur machine à plus de 2000 km en camion du premier entrepôt hexagonal. Les plateformes commerciales comme Amazon sont en train d'avaler le marché du livre grâce à la multiplication d'emplois précaires tout en ayant œuvré à d'importantes exonérations d'impôts. Internet ne supprime pas les injustices, il ne fait que les déplacer et les invisibiliser. Pendant que les éditeurs se demandent comment protéger les droits de leurs auteurs, ou que les lecteurs cherchent l'appareil le plus performant pour lire leur écrivain fétiche, des enfants sont payés une misère en Chine pour produire des tablettes numériques sous la coupe d'Apple¹³ et des mafias postcoloniales contrôlent, arme au poing, les gisements de coltan du Congo destiné à la fabrication de machines informatiques vendues par douzaines à la seconde à travers le monde¹⁴.

Il faut rajouter à ces coûts écologique et humain le coût bêtement financier : internet, ça coûte de l'argent. Outre le paiement des forfaits d'abonnement et les surfacturations des *hotlines*, les ordinateurs, les liseuses et les smartphones sont fabriqués selon un modèle économique d'obsolescence programmée : non seulement il faut racheter en permanence des batteries, des chargeurs, ou autres pièces qui s'usent, mais il faut encore se mettre à la page des nouveautés technologiques, et l'on passe d'un modèle à l'autre de plus en plus rapidement.

13. «Le géant taïwanais de l'électronique Foxconn Technology Group, sous-traitant d'Apple, a reconnu mercredi avoir fait travailler dans une usine chinoise de jeunes adolescents, âgés pour certains de seulement 14 ans.», *Reuters*, 17 oct. 2012.

14. *Minerais de sang, Les esclaves du monde moderne*, Christophe Boltanski, Grasset, 2012.

Pour ce qui est des services en ligne, il y en a autant de payants que de gratuits. Et la plupart des gratuits sont soit des relais de services payants, soit surchargés de publicités incitant à payer autre chose. Concernant les livres, beaucoup de textes militants sont publiés en ligne pour demander l'absence de droits sur les livres numérisés (DRM). Nous ne nous sommes pas aventurés sur ce terrain – aussi technique que juridique. Parce que nous ne nous en sentons ni la compétence ni l'intérêt. Les questions d'accès aux livres, de gratuité, d'économie de marché sont déjà suffisamment complexes au niveau de nos métiers *in situ*. Par ailleurs, nous aimerions d'abord poser la question de la gratuité et du partage des textes en parlant de livres, de librairies, d'édition ou d'imprimeries. Est-ce possible ? Est-ce souhaitable ? Comment rendre gratuit un travail qui demande du temps, de l'équipement, des savoir-faire ? Et la question peut se poser au sujet d'internet : comment continuer à diffuser des textes de qualité, avec une bonne mise en page, une facilité de lecture, un appareil critique, etc., sans rémunérer le travail en amont ?

À partir de toutes les questions soulevées jusqu'ici, nous proposons donc de réfléchir ensemble aux autres mécanismes nuisibles qu'il serait bon d'attaquer, aux autres formes de mise en commun des connaissances et des savoir-faire qu'il serait souhaitable d'entreprendre pour nous émanciper des logiques de pouvoir et d'oppression qui nous empêchent de vivre plus joyeusement.



PISTES

Nous savons que nous portons des contradictions et avons justement essayé de les décortiquer, pour les dépasser peut-être un jour. Car nous ne sommes pas en paix avec tout ce qui nous traverse et nous arrive en pleine figure dans le cadre de nos métiers, et, plus largement, dans le monde dans lequel nous vivons. Même si de nouveaux paradoxes apparaîtront fatalement sur la route, il nous semble important de prendre la mesure des bouleversements sociaux et psychosociaux de ces trente dernières années. Le premier des constats auquel nous arrivons est : ça va trop vite, c'est trop grand. Voilà pourquoi nous proposons de nous réunir pour discuter, échanger et, à terme, prendre des décisions qui nous engagent existentiellement et politiquement, dans la durée. Nous espérons que ce que nous avons tenté de partager dans ce texte clarifiera au moins un point : nous ne cherchons pas à défendre ce qui existe à tout prix ; nous nous plaçons bien au contraire dans la disposition à inventer de nouvelles formes dans nos métiers et nos relations à l'autre.

Le fil que nous tirons avec le livre nous sert de témoin pour parler des bouleversements anthropologiques en cours¹⁵. L'automatisme du recours à l'informatique dès le réveil et jusqu'à l'endormissement, les pratiques compulsives sur écran ou plus simplement la transformation de nos manières de penser liée aux modifications de lecture ont des conséquences sur ce que nous devenons, tant en ce qui concerne nos aptitudes physiologiques et neurologiques que notre être social. En analysant cette nouvelle manière d'être au monde imposée par l'informatique et le management, couplée avec celle plus ancienne du libéralisme existentiel, nous sommes parvenus à une autre question qui nous semble envelopper notre réflexion : celle du temps. C'est parce que nous voulons prendre le temps d'affiner notre critique, mais aussi le temps de rire et de rêver, que nous avons décidé d'avancer pas à pas, sans céder à la réaction. En même temps que nous écrivons ces lignes, nous continuons à imaginer les prémisses de ce que pourraient être des organisations concrètes comme autant de propositions positives face à la situation actuelle : syndicats, coopératives, mutuelles, espaces transversaux, etc. Pour préciser ces idées vagues, en plus de temps, en plus de nouveaux mots, nous avons besoin de rencontres.

15. « Le type de lecture profonde qu'une suite de pages imprimées stimule est précieux, non seulement pour la connaissance que nous obtenons des mots de l'auteur, mais aussi pour les vibrations intellectuelles que ces mots déclenchent dans nos esprits. Dans les espaces de calme ouverts par la lecture soutenue et sans distraction d'un livre, ou d'ailleurs par n'importe quel autre acte de contemplation, nous faisons nos propres associations, construisons nos propres inférences et analogies, nourrissons nos propres idées. (...) Si nous perdons ces endroits calmes ou si nous les remplissons avec du "contenu", nous allons sacrifier quelque chose d'important non seulement pour nous même, mais également pour notre culture. », Nicolas Carr, *Internet rend-il bête ?*, Robert Laffont, 2011.

ANNEXE 1

APPEL DES 451

Nous¹ avons commencé à nous réunir depuis quelque temps pour discuter ensemble de la situation présente et à venir du livre et de ses métiers. Pris dans une organisation sociale qui sépare les activités, partis d'un sentiment commun – fondé sur des expériences diverses – d'une dégradation accélérée des manières de lire, produire, partager et vendre des livres, nous considérons aujourd'hui que la question ne se limite pas à ce secteur, et cherchons des solutions collectives à une situation sociale que nous refusons d'accepter.

L'industrie du livre vit en grande partie grâce à la précarité qu'acceptent nombre de ses travailleurs, par nécessité, passion ou engagement politique. Pendant que ceux-ci s'efforcent de diffuser des idées ou des images susceptibles de décaler nos points de vue sur le monde, d'autres ont bien compris que le livre est surtout une marchandise avec laquelle il est possible d'engranger des profits conséquents. Sachant autant s'approprier les grands principes d'indépendance ou de démocratie culturelle que pratiquer le déferlement publi-

1. Auteur.e.s, éditeur.trice.s, maquettistes, graphistes, correcteur.trice.s, imprimeur.ses, diffuseur.euse.s, distributeur.trice.s, libraires, livreur.euse.s, manutentionnaires, traducteur.trice.s, illustrateur.trice.s, bibliothécaires, archivistes...

citaine, l'exploitation salariale et la diversité du monopole, les Leclerc, Fnac, Amazon, Lagardère et autres grands groupes financiers veulent nous faire perdre de vue l'une des dimensions essentielles du livre : un lien, une rencontre.

Pendant ce temps, qu'il s'agisse des professions symboliquement reconnues ou des petits boulots indispensables à toute chaîne économique, culturelle et sociale, les divers métiers du livre sont disqualifiés et remplacés par des opérations techniques, à côté desquelles prendre le temps devient inconcevable. L'industrie du livre n'aurait-elle en effet besoin que de consommateurs impulsifs, de réseauteurs d'opinion et autres intérimaires malléables ? Beaucoup d'entre nous se trouvent ainsi enrôlés dans des logiques marchandes, dépossédés de toute pensée collective ou de perspectives d'émancipation sociale – aujourd'hui terriblement absentes de l'espace public.

Contrainte par le critère du succès, la production d'essais, de littérature ou de poésie s'appauvrit, les fonds de librairie ou de bibliothèque s'épuisent. La valeur d'un livre devient donc fonction de ses chiffres de vente et non de son contenu : il ne sera bientôt plus possible de lire que *ce qui marche*. Or, pendant que le PDG d'Amazon déclare que « *les seules personnes nécessaires dans l'édition sont maintenant le lecteur et l'écrivain*² », certaines personnes continuent de travailler avec des livres³, des librairies, des imprimeries, des bibliothèques ou des maisons d'édition à

2. *Le Monde*, 21 octobre 2011

3. Un ami paysan nous racontait : « Avant il y avait la tomate. Puis, ils ont fabriqué la tomate de merde. Et au lieu d'appeler la tomate de merde "tomate de merde", ils l'ont appelée "tomate" ; tandis que la tomate, celle qui avait un goût de tomate et qui était cultivée en tant que telle, est devenue "tomate bio". À partir de là, c'était foutu. » Aussi nous refusons d'emblée le terme de « livre numérique » : un fichier de données informatiques téléchargées sur une tablette ne sera jamais un livre.

échelle humaine. Malgré notre envie de résister, nous sommes, comme l'immense majorité, cernés par le tout-informatique, les logiques gestionnaires et les fins de mois difficiles. Nous sommes également embarqués dans une pseudo démocratisation de la culture, qui continue de se faire par le bas, et se réduit à l'appauvrissement et l'uniformisation des idées et des imaginaires, pour correspondre au marché et à sa rationalité. Étourdis, nous tentons de rester dans le coup : *on fait avec* les logiciels, les commandes en ligne, les correcteurs automatiques, les délocalisations, l'avalanche de nouveautés creuses, les menaces des banques, la hausse des loyers et les numérisations sauvages.

Cependant, nous ne pouvons nous résoudre à réduire le livre et son contenu à un flux d'informations numériques et cliquables *ad nauseam*; ce que nous produisons, partageons et vendons est avant tout un objet social, politique et poétique. Même dans son aspect le plus humble, de divertissement ou de plaisir, nous tenons à ce qu'il reste entouré d'humains. Nous rejetons clairement le modèle de société que l'on nous propose, quelque part entre l'écran et la grande surface, avec ses bip-bip, ses néons, et ses écouteurs grésillants, et qui tend à conquérir toutes les professions. Car en pensant à l'actualité des métiers du livre, nous pensons également à tous ceux qui vivent des situations trop similaires pour être anecdotiques : les médecins segmentent leurs actes pour mieux comptabiliser, les travailleurs sociaux s'épuisent à remplir des grilles d'évaluation, les charpentiers ne peuvent plus planter un clou qui ne soit ordonné par ordinateur, les bergers sont sommés d'équiper leurs brebis de puces électroniques, les mécaniciens obéissent à leur valise informatique, et le cartable électronique dans les collèges, c'est pour tout à l'heure.

La liste est si longue que nous devons nous regrouper, et ainsi enrayer cette machine du progrès aveugle. Plutôt que

d'attendre la prochaine mesure européenne de rigueur ou la énième attaque du ministère de la Culture contre la chaîne des métiers du livre, nous préférons nous organiser dès maintenant. Par exemple, en trouvant des alternatives, en créant des coopératives et des mutuelles d'achat, en unissant pour de meilleures conditions salariales, ou bien encore en inventant des lieux et des pratiques qui conviennent davantage à notre vision du monde et à la société dans laquelle nous désirons vivre.

C'est parce que nous prenons la mesure du désastre en cours que nous sommes optimistes : tout est à construire. Avant tout, nous voulons cesser de nous rejeter éternellement la faute les uns sur les autres et couper court à la résignation et au défaitisme ambiants. Nous lançons donc un appel à tou.te.s celles et ceux qui se sentent concerné.e.s à se rencontrer, en vue d'échanger sur nos difficultés et nos besoins, nos envies et nos projets.

Vous êtes invité.e.s à une première session nationale de discussions, en vue de partager des réflexions, d'élaborer des groupes de travail ou de préparer des actions communales⁴ à Montreuil, le week-end du 12 et 13 janvier 2013, à la Parole errante⁵.

4. Les thèmes jusqu'ici retenus sont : 1/ Conditions de travail dans les métiers du livre ; l'économie du livre : entre partage et profits (associations, commerces, coopératives, mutuelles d'achat, bibliothèques...), 2/ Vente en ligne et numérisation, 3/ de l'auteur au lecteur : métiers et savoir-faire dans la chaîne du livre, 4/ Quels lieux pour le livre ?

Un programme détaillé sera bientôt disponible.

5. 9, rue François Debergue, 93100 Montreuil, Métro Croix de Chavaux.

Pour nous contacter et participer :

Blog : les451.noblogs.org

Adresse mail : les451@riseup.net

Adresse postale : Les 451

30, avenue Mathurin Moreau
75019 Paris

ANNEXE 2

POT-POURRI DES COMMENTAIRES À L'APPEL DES 451

« On ne va tout de même pas revenir à la plume d'oie, aux copistes moines de jadis. Il n'y a plus de rémouleurs dans les rues, il n'y a plus de crieurs de rues, il n'y a plus d'aiguiseurs de couteaux, hé bien! les professions du livre évoluent aussi, certaines vont disparaître. Snif! C'est comme le chauffage au charbon. Soit on maintient l'exploitation du charbon pour préserver des emplois, soit on modernise l'entreprise. »

« Je me demande dans quel monde vivent ces étonnants personnages... »

« De quoi faire dresser les cheveux sur la tête! »

« Ces personnes des 451 ont un train de retard. En 2012, leur appel résonne comme un cri de détresse. Le spectre qu'il dresse devant nous se matérialise comme l'ectoplasme d'une résurgence luddite qui n'ose pas dire son nom. »

« Faites votre boulot en construisant une bibliographie avant de prendre la parole. »

« Vous n'êtes plus de ce monde. »

« Il ne faut pas avoir peur du changement, mais l'épouser, s'y adapter pour inventer le futur. »

« Le numérique ne conduit pas à notre perte, il est depuis longtemps notre meilleure chance de nous en sortir. »

« Le numérique n'est pas une logique de la marchandisation, mais de la facilitation de la circulation des idées. »

« Le truc qui ressemble le plus à la littérature, c'est le nucléaire. Avant que ça saute, tout le monde sait tout de tout sur le nucléaire, dès que le coeur d'une centrale est au bord d'exploser, comme celle du Japon, que si elle explose la planète entière risque d'y passer, là on va chercher les types qui avant savaient tout sur tout et on leur demande "Et maintenant, on fait quoi?", et là il n'y a plus un seul monsieur Je-sais-tout qui sait comment il faut faire, alors qu'il aurait été plus simple pour tout le monde de dire dès le début que si ça surchauffe personne ne saura comment refroidir, parce que tout le monde sait que le noyau d'une centrale c'est comme le popotin de la Bovary : personne ne sait comment s'y prendre pour le refroidir, ça peut que finir en sucette. Le mieux aurait été d'appliquer le principe de précaution au secteur de l'édition, pour préserver les générations futures. Cette comparaison n'a aucun sens, que Tulle ne soit pas en Auvergne non plus n'a aucun sens. »

« Groupuscule plaintif! »

« Ce sont des grincheux. »

« Ces gens n'ont pas envie de comprendre, n'ont pas envie d'évoluer et de s'adapter. »

« Ils s'agitent, ils papotent pour se faire du vent. »

« Un appel qui fleure bon l'époque des manifestes contre la guerre d'Algérie ou pour la contraception, rien moins que nostalgique et passéiste. »

« Une vaine résistance, une prière incantatoire. »

« Peut-être auraient-ils pu baptiser le groupe *Les Illusions perdues*? »

« Ce qui attriste dans le texte des 451, c'est cette référence craintive à la machine comme mal absolu. »

« Au lieu de voir nos campagnes envahies par de nouvelles bandes de luddites, on aurait pu attendre, de la part d'hommes et de femmes qui se considèrent sans doute comme cultivés, une analyse sereine de ce qui se passe, faisant la part de ce qui va bien et de ce qui va mal, et qui prenne en compte les atouts des technologies de l'information, les nouvelles façons d'écriture et de lecture, et les rapports rapprochés qui se développent entre les écrivains et les lecteurs. Dommage qu'ils se contentent d'ériger l'objet livre en veau d'or, à l'encenser d'arguments peu recherchés et à chanter à tue-tête le refrain du "bon vieux temps". »

« Ce sont de grands enfants qui ne veulent pas grandir et affronter le monde extérieur. »

« Les 451 mènent une attaque violente contre le numérique. »

« Il faut sortir de cette vision rétrograde du monde, fondée sur une logique de l'affrontement. »

« On sent une panique. Une véritable angoisse. Et quand on est en panique, on est peu réceptifs aux explications rationnelles car on est dans le registre de l'émotion. »

« Ils ne comprennent rien. »

« Ils tapent aveuglément sur tout ce qui est nouveau. »

« Pourquoi donc taire les avantages liés au progrès ? »

« Les charpentiers sont des glandeurs. Ça fait des mois que j'attends qu'on finisse ma charpente. Ils sont où ? J'exige un charpentier équipé d'une puce électronique. »

« Un désarroi lié au cocon qui les a isolés et surprotégés. C'est un peu comme une personne qui aurait vécu dans une bulle stérile ou un loup élevé dans un zoo. Leur protection devient une prison, ils ne peuvent plus en sortir, ils sont inadaptés au monde extérieur. »

« Le communiqué laisse à penser que les auteurs sont désabusés et que la fin est proche. »

« On a plus le sentiment d'avoir affaire à 451 pauvres bougres désignés pour le peloton d'exécution qu'aux habituelles pleureuses de la création culturelle. »

« Un appel désespéré et désespérant. »

« Une tribune d'un autre âge. »

« Les 451, ou l'obscurantisme de papier. »

« On croit y entendre au loin le cri puis la plainte déchirante d'un homme qui se noie, et distinguer une main qui se raccroche désespérément à un monde édénique, ce qui est d'autant plus désespéré que ce monde aussi se noie. Ne fût-ce qu'à ce titre, cet appel demeurera, au moins comme un signe des temps. Comment disait-on déjà autrefois ? Cours camarade, le vieux monde est derrière toi... Étrangement, il semble que les mêmes empruntent le chemin inverse. »

« Les maîtres d'une nouvelle *doxa* sorbonicole. »

« C'est terrifiant, ce refus du réel... »

« La France, un pays ringard ! »

« Il y a une certaine naïveté dans cette déploration »

« Cette pétition exhale un entêtant parfum de naphthaline. »

« Ils se crispent sur une richesse de papier qui tombe déjà en cendres et leur glisse entre les doigts. Ils dénoncent le monde de demain qui leur échappe : un ordre renouvelé qui n'obéit pas aux filtres dont ils tiraient leur pouvoir. »

« Les 451 appartiennent au monde d'hier et refusent à s'y résoudre. »

« Vieux croulants ! »

« Quelque chose de pathétique. »

Si vous ne voulez pas qu'un homme se rende malheureux avec de la politique, n'allez pas lui casser la tête en lui proposant deux points de vue sur une question; proposez-lui-en un seul. Mieux encore, ne lui en proposez aucun. Qu'il oublie jusqu'à l'existence de la guerre. Si le gouvernement est inefficace, pesant, gourmand en matière d'impôt, cela vaut mieux que d'embêter les gens avec ça. La paix, Montag. Proposez des concours où l'on gagne en se souvenant des paroles d'une chanson populaire, du nom de la capitale de tel

ou tel État ou de la quantité de maïs récoltée dans l'Iowa l'année précédente. Bourrez les gens de données combustibles, gorgez-les de « faits », qu'ils se sentent gavés, mais absolument « brillants » côté information. Ils auront l'impression de penser, ils auront le sentiment du mouvement tout en faisant du surplace. Et ils seront heureux parce que de tels faits ne changent pas. Ne les engagez pas sur des terrains glissants comme la philosophie ou la sociologie pour relier les choses entre elles. C'est la porte ouverte à la mélancolie.

Fahrenheit 451
Ray Bradbury.

LA QUERELLE DES MODERNES ET DES MODERNES

« Le fil que nous tirons avec le livre nous sert de témoin pour parler des bouleversements anthropologiques en cours. L'automatisme du recours à l'informatique dès le réveil et jusqu'à l'endormissement, les pratiques compulsives sur écran ou plus simplement la transformation de nos manières de penser liée aux modifications de lecture ont des conséquences sur ce que nous devenons, tant en ce qui concerne nos aptitudes physiologiques et neurologiques que notre être social. En analysant cette nouvelle manière d'être au monde imposée par l'informatique et le management, couplée avec celle plus ancienne du libéralisme existentiel, nous sommes parvenus à une autre question qui nous semble envelopper notre réflexion : celle du temps. »

*Réponse aux critiques
et développement de l'argumentaire
de l'Appel des 451
sur les métiers du livre*